

II COMPAGNON DE JESUS

Charles de Seze était donc entré au noviciat de Florennes en Belgique le 3 novembre 1938 en principe pour deux ans. C'est là qu'il reçut, datée du 1^{er} juillet 1939 cette lettre de son père :

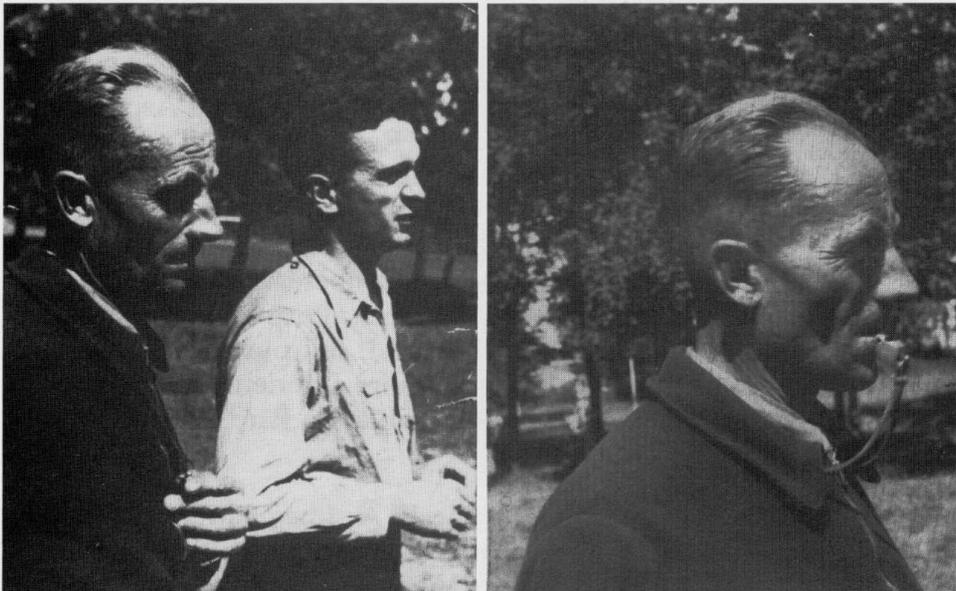
1^{er} juillet 1939 — Je veux t'embrasser, mon cher enfant, je n'ai rien à te raconter, ta mère a épuisé le sujet (les nouvelles de l'entourage), j'en suis certain, je te donne mes intentions (...) dans toutes ces intentions je recommande avant tout le spirituel. Je n'ai jamais demandé pour les miens à Notre Seigneur que d'en faire de bons chrétiens, espérant que le reste leur serait donné par surcroît. Il m'a fait le grand honneur de prendre un de mes enfants, c'était moins que je n'espérais et beaucoup plus que je ne méritais, car j'en ai conçu une fierté... excessive — comme toutes les fiertés... Mon intention à moi, c'est ta vocation. Je t'embrasse du fond du cœur. Papa.

La guerre... Sursitaire, Charles de Seze est incorporé au dépôt de guerre 213 le 15 novembre 1939, dirigé de là au centre d'Aspirants de Vincennes, où il retrouve son camarade René Carré et d'autres amis. Le 3 mai, retour au D.G. 213. Avec son unité refoulée il est fait prisonnier aux portes de Vannes. Il arrive à s'échapper, le temps d'aller demander conseil au Père Recteur du collège de Vannes : « Que faire ? Rester, m'enfuir ? » — « Restez. Vous serez libérés bientôt ». Les voies de la Providence sont mystérieuses et sûres... l'expérience de la captivité fera désormais partie de ses richesses. Il se trouve ainsi prisonnier n° 10419 au Frontstalag 182 à Savenay, Loire-Inférieure. Le 10 décembre il y reçoit une carte interzone, admirable, du Père Subtil, son Père Maître.

Puis c'est, en Allemagne, le Stalag 17 A. Imaginatif, lucide, capable de jouer obstinément un personnage, il devient malade indésirable au point d'être rapatrié par train à Vichy le 7 mars 1941. Congé de convalescence. Le 15 avril démobilisé à Toulouse pour retrouver le



Nicolas et Charles — Amis jusqu'au bout



Avec M. Lucien Coftier — Complicité



En excursion
à Florennes
1946



1947
Dans la flèche
de la chapelle

noviciat et son Père Maître aux Vignaux par Cazères-sur-Adour. Ensuite ce sont les études littéraires à Mongré près de Villefranche-sur-Saône. Il y émet ses premiers vœux le 22 avril 1942. Approchant des quatre-vingts, les mots, billets ou lettres reçus à cette occasion de tant d'amis qu'il avait déjà dans la Compagnie, préfigurent la vie, l'avenir.

Après Mongré, les études philosophiques à Vals-près-le-Puy, trois années sur lesquelles une véritable biographie devrait s'arrêter; il y faudrait une recherche de témoignages auprès de ceux qui vivent encore.

Il vaut la peine de noter ici que le maire d'un village d'Auvergne demanda de jeunes jésuites pour déterrer les corps d'hommes exécutés par le maquis, les circonstances de ce « règlement de comptes » demandant, pour la paix des cœurs, que cette tâche fut assurée par des mains religieuses. Charles de Seze le fit avec Jacques Reinbold, aujourd'hui encore missionnaire à Madagascar, homme, lui aussi, de ceux qui croient qu'on n'en a pas fait assez quand on n'a pas tout fait, qu'on n'a pas assez donné tant qu'on n'a pas tout donné.

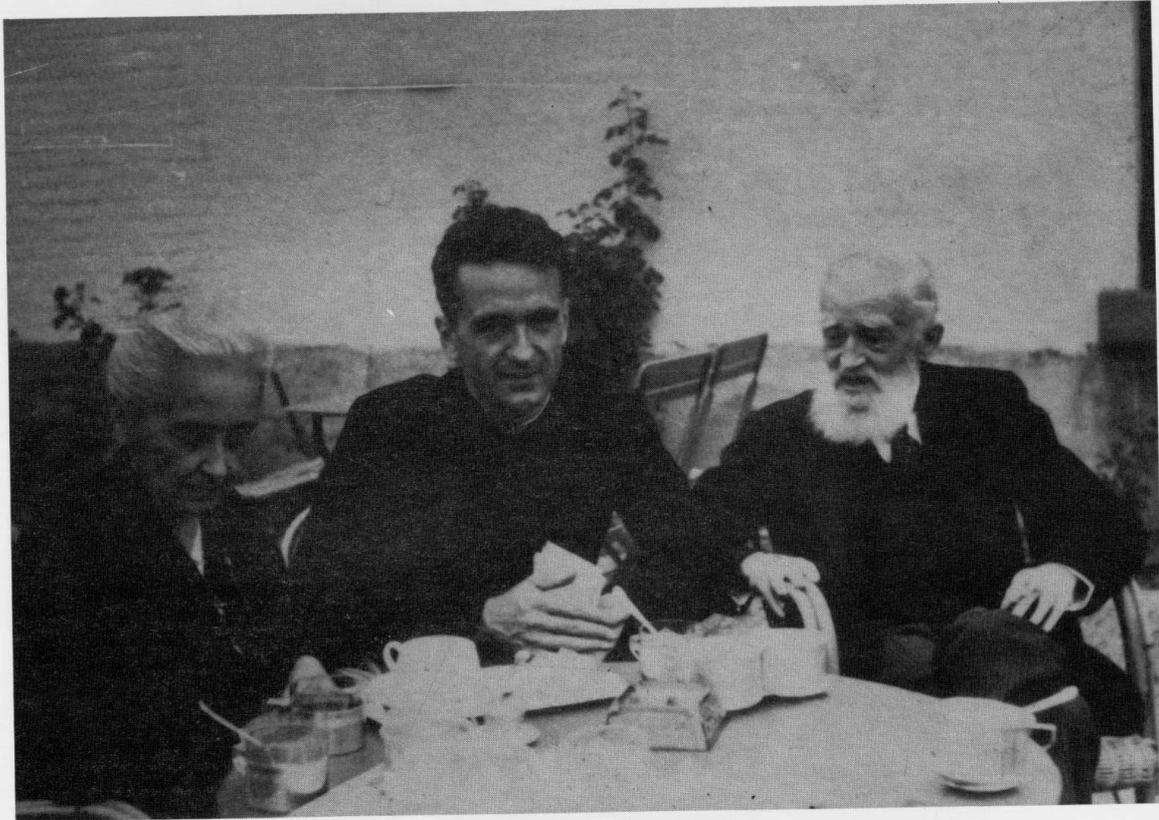
Et parmi les pièces jouées au scolasticat : Thomas Becket, « Meurtre dans une cathédrale », grand rôle tenu par Charles de Seze, interprétation dont le souvenir demeure encore chez ses compagnons.

Octobre 1945, il succède au Père Maurice Lesteven, à Reims, rue de Venise, pour trois années... Premier « Gala des Equipes »... Et les serveurs en veste blanche, tradition qui dure encore.

En septembre 1948, départ pour quatre ans de théologie à Enghien (Belgique). Il y est ordonné prêtre le 29 juillet 1951.

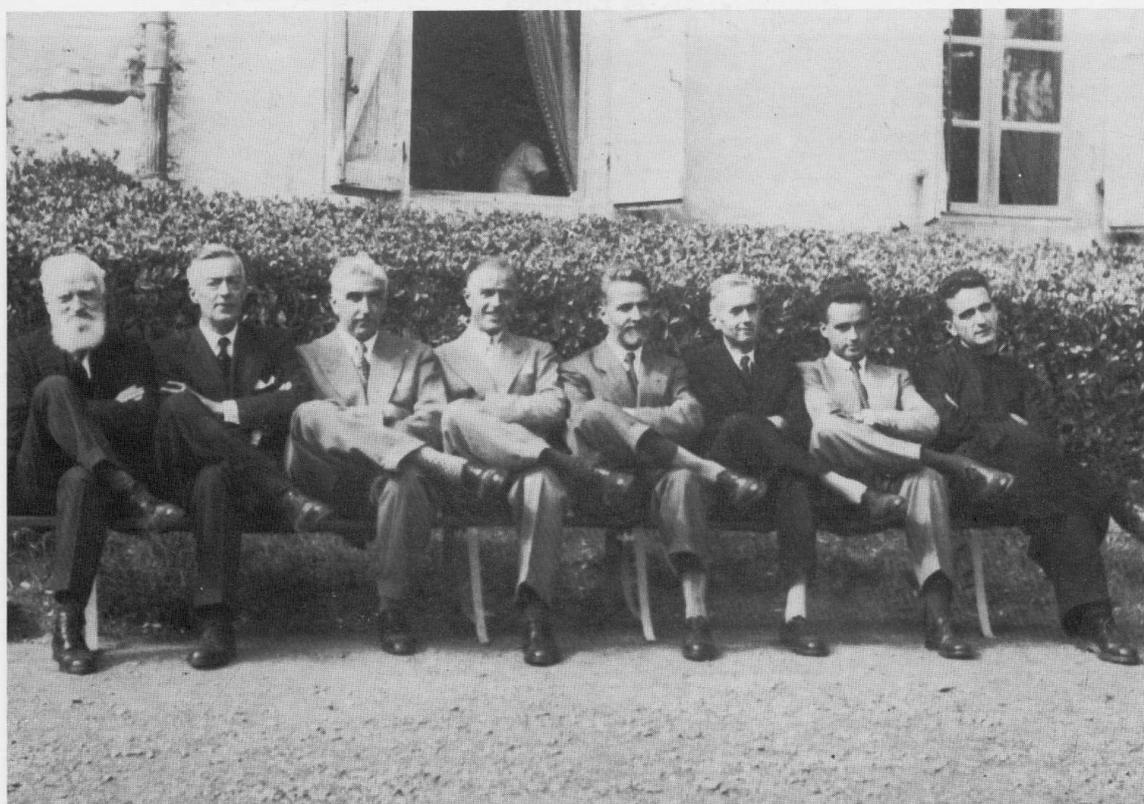
1952-1953, le « 3^e An » à Paray-le-Monial, — prière et spiritualité — sous la direction du Père Charmot, pour lequel il gardait une admiration, une vénération que certains ont devinées, à travers de rares et sobres paroles. De cette époque reste un cahier de plus de cinquante pages, d'une écriture, détail significatif, régulière, parfaitement lisible, sur l'oraison, comme pour être gravées au cœur, inoubliables. Recueillies, comme autrefois les propos du Père Louis Lallemand par les PP. Surin et Rigoleuc au cours de leur 3^e An. Des tertiaires, compagnons du Père de Seze ont-ils pareillement conservé par écrit l'enseignement du Père Charmot ? A-t-il été déjà publié ? Quoi qu'il en soit, c'est un trésor et, lisant aujourd'hui ce cahier il est difficile de ne pas y recon-

A Enghien

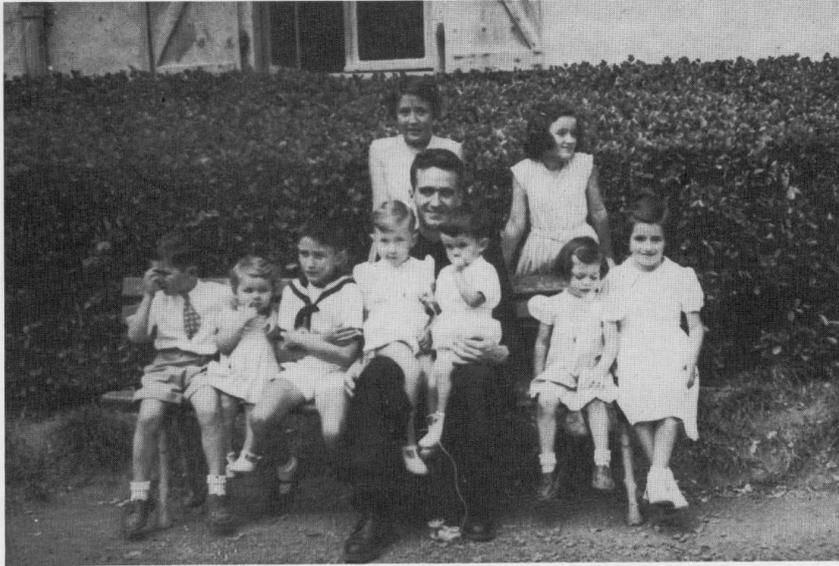


Au soir de l'Ordination
entre sa mère et son père

A Siradan



Les sept fils et leur père
Olivier, Eugène, Arnaud, Bertrand, Hubert, Alain, Charles



A Siradan, avec ses neveux et nièces
De gauche à droite. En arrière: Catherine et Fabienne. En avant: Amaury-Daniel,
Laurence, François, Guillaume et Olivier, Béatrice (tous Seze) et Geneviève de Sarrieu.



avec Gonzague Duvoisin et le clergé local

naître, sous les mots du Père Charmot, l'âme et le cœur du Père de Seze tel qu'il fut parmi nous depuis 1953.

Durant ce 3^e An le Père Charles de Seze eut à prêcher plusieurs fois à l'extérieur. Il lui arriva d'envoyer à ses parents le texte d'une de ces prédications. Monsieur Daniel de Seze, son père, lui répondait, 1^{er} avril 1953 :

Mon cher enfant. Je veux te remercier de ton mot ainsi que de ton discours, que j'ai lu avec intérêt et, je regrette pour toi que tu y prennes, d'après ce que tu dis, beaucoup moins d'intérêt que moi-même, et je peux t'affirmer que ça ne se voit pas, quand on te lit.

Tu me fais un peu penser à un médecin qui me disait « je déteste voir des malades, mais comme je suis médecin, il est difficile d'y échapper » et j'ajoute que pour lui non plus ça ne se voyait pas...

Octobre 1953: les Equipes retrouvent le Père de Seze. Le 20 juin 1958, à la sortie de Feuges, l'accident qui l'immobilise à l'Hôtel-Dieu de Troyes. Il se rendait à Siradan près de sa mère, née Madeleine de Sarrieu, qui se mourait et décédait le lendemain. Le 15 septembre 1959, son père mourut à Siradan.



A l'Hôtel-Dieu de Troyes



« Equipette »

Première voiture des Equipes : 5 CV Citroën, carrossée en camionnette
Occasion inespérée

En août 1963, succédant au Père Roland Maille, le Père de Seze devient recteur du collège. Fondation de la communauté des Etudiants Surveillants, pépinière d'éducateurs pour de nombreux établissements. C'est aussi mai 1968 et la délibération quotidienne avec le corps professoral à la récréation de 10 heures. C'est encore la rédaction du premier « Projet éducatif »... A la rentrée de 1971, il reprend personnellement la charge des Equipes. Il contribuera activement à la création de l'Association Saint-Joseph.

Il y a lieu de rappeler ici ce qu'écrivait André RAILLIET (promo 33), publié dans le Sourire de Noël 1984 :

... le départ du cher Père de Seze... C'était l'âme de Saint-Joseph liée à cette magnifique expérience que je lui avais fait raconter à « Saint-Exupéry », en présence d'un « Teacher américain », et de Monsieur Louis François, agrégé de ma spécialité et Inspecteur de l'Education Nationale, protestant comme M. Monod, Directeur du Secondaire et son bras droit. Il avait été emballé de l'expérience du Père de Seze, et lançait l'Instruction Civique, qu'il me demandait d'inaugurer à Reims dans mon cadre d'enseignement d'alors. C'est avec de tels hommes qu'il eut convenu de régler l'orientation et l'ambiance de l'Education nationale.

Basilique Saint-Remi



Samedi de la Résurrection, 28 avril 1984

Le climat, ce jour-là, était merveilleux et bien loin des tensions actuelles. A problème mal posé pas de réponse satisfaisante !...

Les Equipes, il les portera jusqu'au bout.

Mardi 25 janvier 1983, à 10 h 30. Le Père de Seze est venu voir le P. Valton: «Je vais vous faire de la peine... Visite de contrôle. Le médecin m'a conseillé une séance de scanner et demandé: Quand pouvez-vous, quand sera-ce possible?» — «Alors ce soir».

A 19 h 55 — «C'est-tout-à-fait-confirmé».

Ce cancer, il le portait en pleine conscience et souffrance quand le 24 avril 1983, jour du traditionnel Gala, il prononça l'homélie. Plusieurs de ceux qui ont collaboré à ce Mémoire ont voulu qu'y figure ce texte heureusement enregistré, déjà publié dans le Sourire n° 120, janvier 1984, malgré une certaine résistance du Père qu'il avait fallu vaincre. Ce texte, un sommet, un testament au plein sens du mot: témoignage et alliance. Il est donné plus loin, à sa date: IV - Documents.

Et ce fut, le mercredi de Pâques suivant, la messe devant lui concélébrée au début de laquelle, dans ce collège qu'il avait tant aimé et qui l'a dévoré, il remit à Dieu le souffle de sa vie.

Le samedi suivant, dans la basilique Saint-Remi, autour du cercueil à même le dallage, l'extraordinaire présence d'Eglise dont nous avons été témoins.

Il semble bon de reproduire ici la notice due au Père René Flament, publiée dans «COMPAGNIE», n° d'octobre 1985:

En 1956, un Père de notre Compagnie, qui remplit avec succès des charges importantes, disait au Père Charles de Seze, alors dans la force de ses trente-sept ans: «Père de Seze, vous n'allez quand même pas passer votre vie dans ce métier de régent à vous occuper de gamins». Expression test, bien caractéristique d'un temps où des hommes de belle intelligence pensaient qu'on n'est pas prêtre «pour gonfler des ballons», un temps cependant où d'autres découvraient dans le travail banalisé des chaînes de production un lieu de vraie proximité des hommes.

Le 27 avril 1984, la basilique Saint-Remi de Reims rassemblait, en une Eucharistie célébrée par le Père Henri Madelin, des milliers de personnes. Elèves, anciens élèves, amis de tous âges, de toute situation, et la famille du Père remerciaient pour celui qui les avait aidés de toutes ses forces à exister.

C'était une réponse massive à la question de 1956 : diversité rassemblée des engagements sociaux, humains, politiques, voire religieux, dans la reconnaissance unanime d'un témoignage de vie qui les avait ouverts à la profondeur, à la complexité de l'existence, aux appels qui y surgissent pour inviter chacun à aller au-delà de lui-même.

« La jeunesse a besoin de témoins plus que de maîtres », disait en conclusion Monseigneur Ménager, archevêque de Reims. Le Père de Seze était d'abord une personnalité. Difficile, impossible peut-être à décrire. Sa résistance aux préjugés et aux modes, la fidélité aux valeurs qu'il estimait radicales ont pu le rendre parfois déconcertant et d'aucuns, qui ne l'ont connu que de loin et par on-dit, n'ont jamais saisi de lui que la caricature.

Une intelligence profonde de l'autre, singulier, « toi que voilà »... lui permettait, comme le sens de ses propres limites, d'accueillir des jeunes très différents dans une action pédagogique qui, plutôt que débats d'idées, est, comme l'art militaire, toute d'exécution. Combien de fois il a su se mettre comme à la place de l'autre pour discerner, dans l'attitude présente de son vis-à-vis, le chemin de progrès qui pouvait devenir en vérité le sien, les étapes qu'il était capable de franchir, les responsabilités à prendre dans son environnement.

Cette démarche de l'esprit et du cœur n'était que la réplique de la recherche qu'il faisait pour lui-même du plus vrai, du plus juste... Si bien que son amour de Jésus Christ, sa fidélité à l'Évangile, étaient de mieux en mieux perçues comme la source et la force de son action.

S'il n'est pas d'éducation sans équipe, le collectif ne remplace pas la personnalité. Pour aider d'autres personnalités à être, il faut bien d'abord en être une soi-même. C'est pourquoi le Père de Seze pouvait être non seulement créateur d'une œuvre, mais plus encore d'un milieu où beaucoup se sont développés et préparés de loin à des engagements très constructifs. Une personnalité peut-elle ne pas susciter des oppositions, des contradictions, en des temps surtout où foisonnent les idéologies ? « Le serviteur n'est pas plus grand que le maître ».

Il est impossible de dire, un peu, la vie du Père de Seze sans évoquer le collège Saint-Joseph de Reims. Il y fut élève de 1935 à 1938, y semant déjà, sans le savoir, par sa camaraderie pleine de foi, de gaieté et d'ardeur, le grain dont naîtraient les futures équipes. Incomparable J.E.C. d'alors... A 19 ans, il entre dans la Compagnie. En 1940, il est fait prisonnier en Bretagne. Ingénieur et résolu, il parvient à se faire rapatrier. Et ce sont les longues périodes d'études où il se fait tant d'amis. Entre temps, régent à Reims de 1945 à 1948, responsable des jeunes Equipes. Ces Equipes qui devaient être l'œuvre de sa vie ; non un « système » — il détestait ce mot — mais un esprit plutôt et un appel. 1948 : la théologie à Enghien. Ordonné prêtre en 1951. Troisième an

avec le Père Charmot, resté pour lui inoubliable. En 1952-53, Charles de Seze reprend alors la Première Division. En 1963, il est nommé recteur du collège pour être reconduit à ce poste jusqu'en 1971. Il reprend alors, jusqu'à sa mort, en dépit de nuages dispersés par la Providence, non par les hommes, ses chères Equipes. Qui ont duré : 1942, 1945... 1985, dépassant la fragilité d'une mode, répondant aux besoins d'une jeunesse profonde. Les Equipes, il les a pensées avec ses maîtres, avec ses amis, avec ses collaborateurs, vaste ensemble de jésuites et de laïcs, avec qui il a dégagé et fait vivre quelques intuitions fondamentales qu'il n'est guère possible de développer ici. Dans l'éloge du Père de Seze qu'il a prononcé le 13 octobre 1984 à l'Académie nationale de Reims, l'abbé Jean Sainsaulieu pouvait dire : « Les garçons du collège étaient bien comme les autres ; c'est lui qui ne l'était pas ».

Son enracinement familial ne peut être dissocié de l'entière croissance de sa vie. Ses parents, une sœur, six frères, lui dernier né, le 21 janvier 1919 à Bordeaux, de cette famille au nom rendu célèbre par le procès de Louis XVI, expérience de l'unité et de la tendresse familiale. Le dernier, choyé, admiré, bien formé, habitué tout jeune à la discussion, à la résistance aux idées trop reçues, initié à la complexité des situations. Il gardait intact, vif, le sens des relations non seulement aimantes mais affectueuses au cœur des épreuves qui ont atteint les siens. Sa famille : le creuset permanent de sa force de caractère et d'attachement. Faut-il ajouter qu'une faconde béarnaise, ses talents d'acteur, sa réaction profonde à l'événement, lui ont donné une capacité d'expression et d'éloquence vraie qui comptèrent beaucoup dans son action.

Dans la Compagnie vivante et nombreuse de la guerre et de l'après-guerre, il a connu des amitiés vivantes, combien profondes. D'aucunes, venant de tous les points du monde, se sont manifestées jusqu'au dernier jour. S'il est permis de juger un homme par la qualité et la fidélité de ses amitiés, qu'il suffise d'évoquer ici, parmi les morts, quelques noms : Henri Couvreur, Gonzague Duvoisin, Bernard Maille, Michel Planque, Etienne Thouvenin de Villaret... Homme d'amitié, capable de tout laisser tomber pour répondre à l'appel de qui était dans le besoin et savait pouvoir compter sur lui. Disponibilité qui venait désorganiser une vie requise par des responsabilités institutionnelles quotidiennes... les nuits n'en étaient qu'un peu plus diminuées.

En avançant, fidèle aux institutions qui permettent le travail à long terme dans le respect des personnes, il savait, dans la pratique, donner le primat à l'événement. Ainsi se sentait-il tenu de célébrer les mariages, nombreux, de ceux qui, parfois bien loin de Reims, tenaient à le prendre pour témoin de leur engagement de vie. Ainsi donnait-il priorité à ceux qui souffraient, aux malades, aux mourants. Ainsi mettait-il de plus en plus clairement dans sa vie comme dans sa parole éducative, le primat de l'amour. Aux

parents, aux professeurs, aux éducateurs, il répétait que seul un amour réel, un amour qui nous fait « préférer l'autre » à nous-même, permet de faire grandir l'homme. Que toute méthode, si savante qu'elle soit, mais qui méconnaît ce primat de l'amour, est vouée à l'échec.

La maladie et la mort du Père Charles de Seze ont achevé de révéler la vérité de sa parole. Peu, dans les dernières années, ont soupçonné la fatigue qui l'accablait souvent, lui qui paraissait infatigable ! Jamais cette fatigue ne lui faisait modifier l'heure de son lever, l'heure du travail ; il était présent.

Sitôt que diagnostiqué, le verdict médical lui fut révélé ; fort de l'expérience vécue auprès de tant de malades assistés, il comprit quel était pour lui le combat, quel était le terme. Lucidité, courage, travail quasi jusqu'au bout... puisque presque personne ne comprenait qu'il n'était plus disponible. Mais aussi très entouré par plusieurs, merveilleusement.

Au soir du jour où il venait de recevoir le sacrement des malades des mains du Père Madelin, il confiait : « Je veux souffrir pour Jésus Christ. J'ai découvert le péché du monde, et je veux souffrir pour le péché ». Mots sobrement dits que la suite vérifia. Ils éclairèrent le secret de sa fin sur terre. Dans une entière maîtrise il mena son combat, refusant tout médicament qui aurait limité sa conscience, voulant vivre en plénitude le bref et interminable moment de sa fin.

Le crucifix d'ivoire offert par un de ses anciens et fixé à sa gauche sur la paroi par le moniteur de l'Equipe Bois qu'il avait visité en clinique dans les terribles épreuves de santé subies par ce dernier, donnait sens à ce qu'il vivait, à ce qu'on voyait de lui...

Quotidiennement concélébrée, l'Eucharistie lui permettait l'offrande de son dépouillement physique. Et, dans ce collègue qu'il avait tellement aimé, tellement servi, s'il était assisté par une équipe d'incomparables et vrais amis, médecins, « saintes femmes » comme il a dit dans un sourire, compagnons et membres de sa famille, c'est toute une communauté de collègue qui se rassemblait progressivement et manifestait la réalité des liens créés dans la charité qui vient de Dieu, espérance d'éternité.